

● Le sommet climat de Doha entame ce lundi sa semaine politique. Une négociation que “La Libre” suivra au jour le jour.

● A cette occasion, nous vous proposons un reportage exclusif en trois volets consacré aux impacts environnementaux, économiques et sociaux qu’a le réchauffement climatique sur les populations du Groenland. Pour le meilleur et pour le pire.

Au Groenland, le réchauffement, c’est maintenant !

L’œil dans le viseur de son fusil rouillé, Ole Quist scrute le moindre phoque venant respirer à la surface.

Le réchauffement a aussi ses avantages

Sur la “terre verte”, le réchauffement climatique est amplifié. Néfaste ? Le Groenlandais est optimiste de nature.

Avec les yeux du Groenland (1/3)

Enquête **Fanny Leroy**
Envoyée spéciale au Groenland

Son bleu piscine est menaçant. Il est plus pointu, plus imposant que les autres. De la terrasse qui longe sa maison en bois rouge perchée sur un rocher, Ole Quist plisse les yeux. “Cet iceberg est inquiétant, il ne s’est pas encore retourné depuis sa sortie du fjord”, confie-t-il. La hauteur de glace que ce chasseur-pêcheur scrute à l’horizon cache en réalité une partie immergée jusqu’à neuf fois la taille apparente. Nous sommes à Uummannaq, un petit village de 2 300 habitants situé au-delà du cercle arctique. “Il y a une semaine, l’île a été victime d’un tsunami suite au retournement d’un iceberg bien plus petit que celui-ci”, continue Ole. Une vague qui a ravagé la côte et quelques-uns des bateaux amarrés. Si aucune victime n’a été déclarée, plusieurs chiens de traîneau attachés aux rochers alentour ont été emportés par les flots. L’homme de 62 ans a son explication : “Les glaciers des fjords modifient leurs lits et les abîment, ce qui accélère la production d’imposants icebergs”.

Au Groenland, les chasseurs et les pêcheurs sont écoutés comme des sages, les observateurs les plus à même de prévoir l’évolution climatique. Si nombre d’entre eux semblent impassibles devant la hausse des températures enregistrées, les inquiétudes se nourrissent... mais en cachette. “L’été est aujourd’hui exceptionnellement chaud et pluvieux, tandis que l’automne amène des tempêtes de plus en plus fréquentes et imprévisibles. Un phénomène que nous connaissons mal et par rapport auquel nous ne sommes pas préparés”, confesse encore Ole. Mais sur “la terre verte” et plus spécifiquement dans les petits villages, on parle peu à cœur ouvert. “Que ce soit pour des problèmes personnels ou de société, les Groenlandais se taisent beaucoup. Si tout le monde se plaignait, le pessimisme ambiant règnerait en maître”, affirme Nielsen Grønvold, membre du service social d’Uummannaq.

Dès lors, le discours général confiant circule. Hans Grønvold par exemple, électricien, chasseur amateur expérimenté et frère de Nielsen, est porteur de cet oui-dire transmis de génération en génération. “Ce n’est pas la première fois qu’un réchauffement est observé, nous en avons déjà vécu et nos ancêtres aussi. Ici, on parle de cycles de 40 ans”, assure-t-il.

Les chiens de traîneau, victimes indirectes

Il n’empêche, la formation tardive de la banquise et sa débâcle précoce sapent peu à peu le moral des habitants d’Uummannaq. Une réalité difficile à accepter lorsque la baie est réputée accueillir la meilleure glace de mer de toute la péninsule groenlandaise. “Les courants sont désignés responsables. De plus en plus violents, ils empêchent la banquise de se former correctement. Cette succession de mauvais hivers m’a poussé à me débarrasser de ma meute... à contre-cœur”, explique René Kristensen, un Danois expatrié.

Comme lui, nombreux sont les Groenlandais à sacrifier leurs chiens-loups, pourtant symboles de la culture inuit. Les chiffres l’attestent : dans les années 70, 6 000 bêtes peuplaient “la montagne en forme de cœur” (traduction littérale d’“Uummannaq”). Aujourd’hui, ces animaux, mi-domestiques, mi-utilitaires, ne sont déjà plus qu’au nombre de 4 000. “La fine épaisseur des dernières banquises ne supporte plus les traîneaux, mais n’accepte pas encore les barques. La pêche au flétan devient parfois impossible pendant plusieurs semaines en hiver et au début du printemps. C’est alors un réel problème pour alimenter nos chiens que nous nourrissons habituellement de poissons fraîchement pêchés”, ajoute Hans. Alternative obligatoire : se rabattre sur les croquettes importées et amenées en hélicoptère. Solution moderne à la défaillance de la nature.

Mais ces éventuels moments de disette ne sont pas encore suffisamment fréquents pour être véritablement inquiétants aux yeux des Groenlandais. Optimistes de nature, ils préfèrent se focaliser sur les nombreux avantages amenés par ces changements climatiques. L’apparition de la culture de légumes et de l’élevage de moutons dans le Sud du pays ainsi que l’arrivage de nouvelles espèces de poissons en priorité.

“Les morues et les sébastes sont plus grosses que jamais,

les saumons reviennent dans nos eaux et les maquereaux font leur apparition”, énonce Ole Quist. Une véritable aubaine pour les chasseurs-pêcheurs qui luttent pour maintenir un niveau de vie correct. A chaque longue ligne lancée, des centaines de poissons mordent aux hameçons sans trop d’effort. Sur les 300 kilos de flétans qu’Ole ramène tous les trois jours en haute saison de pêche, il essaie donc d’en tirer un maximum de profit. “Je vends un kilo de poisson frais pour 12 couronnes danoises, soit 1,6 euro. J’ai aussi construit un four pour créer une plus-value et faire grimper le prix à 100 couronnes le kilo, soit 13,4 euros”, calcule-t-il.

Quotas

Mais plus de poissons signifie-t-il plus d’argent ? Pas tout à fait. Car en parallèle des bas prix de vente, la mise en exécution de quotas limite la pêche. Pourquoi cette limitation ? Pour freiner la surcapitalisation et la surexploitation. Mais pour Aqqaluk, pêcheur professionnel à Ilulissat et père d’une famille de quatre enfants, les quotas ne profitent qu’aux plus gros investisseurs. “Les grands bateaux bénéficient chacun de quotas, tandis que les petits se partagent des quotas globaux”, explique-t-il. Cette année, ce Groenlandais a atteint la limite imposée par le gouvernement de la région dès la fin du mois d’août. “Nous pensons déménager vers Nuuk, la capitale, afin de pouvoir bénéficier d’un quota plus important”, souligne Jessica, sa femme.

Là-bas, plus au sud, les pêcheurs manquent. Et puis certains y voient une manigance du gouvernement. “Les autorités souhaitent peu à peu vider les villages pour centraliser la population dans les villes. La mise en place de quotas participe assurément à cette politique. Si elle se réalise, c’est notre culture qui se noie peu à peu”, constate Nielsen, assistante sociale et native d’Uummannaq.

Fonds pour le journalisme



FANNY



FANNY LEROY

Pour leur bien-être et le maintien de leur race, les chiens de traîneau ne sont autorisés qu’au-delà du cercle polaire.



FANNY LEROY

Fraîchement pêchés, certains poissons sont directement vendus au petit marché du village d’Uummannaq.

Le succès croissant du tourisme climatique

PARADOXE

“Voir cet ours polaire isolé sur un iceberg à la dérive tout au nord du Canada, c’était excessivement émouvant”, confie, pleine de sincérité, une touriste allemande. Comme les 149 autres passagers du paquebot qui l’emmène faire une croisière de 30 jours à travers les terres du Pôle Nord, elle vient de débarquer dans le village d’Uummannaq au Groenland.

La veste empruntée à l’organisation touristique sur le dos, elle a deux heures pour faire le tour de l’île et entrer en contact avec les quelques vendeuses de bijoux traditionnels installées près du port pour l’occasion. “Les touristes issus de croisières sont les plus nombreux au Groenland”, explique Liisi Egede Hegelund, l’une des membres actives de la première association tourisme “made in Greenland”. Pourquoi cet engouement ? “Parce que les Occidentaux cherchent à voir ces terres glacées

avant qu’elles ne fondent entièrement. Pour nous, les changements climatiques sont vendeurs. Les publicités ciblent ce public”, ajoute-t-elle.

Les touristes individuels sont, eux, en nette diminution. Il faut dire que le coût de la vie sur la péninsule en fait une destination de luxe dont certains Groenlandais aimeraient tirer profit. “Ce tourisme, c’est une aubaine en or pour les chasseurs-pêcheurs. Avec quelques rudiments d’anglais, ils peuvent développer une activité financière parallèle en emmenant les touristes dans leur bateau ou sur leur traîneau, en fonction de la saison”, poursuit-elle avant d’ajouter, “mais la mentalité des Groenlandais ne pense qu’à aujourd’hui et demain. Il est donc difficile de mettre en place une logique productive, destinée à augmenter leurs rentrées financières. Ce désinvestissement local a d’ailleurs poussé certains Danois à reprendre le tourisme en main.”

Fa.L.

Épingle

Difficile de mener sa barque

“Changements climatiques ou pas, les Groenlandais ont toujours été capables de s’adapter à leur environnement”. La tradition s’est toujours confirmée. Parmi ceux qui s’adaptent, Karl Markusen, président de la coopérative de pêcheurs d’Uummannaq. Il y a 15 ans, ce pêcheur professionnel a investi dans un large bateau et s’est associé avec dix autres collègues pour faire valoir sa voix. Ensemble, ils ont négocié auprès de Royal Greenland, l’usine nationale de poissons, de vendre leurs prises à 21 couronnes danoises le kilo au lieu de 10, soit 2,8 euros contre 1,3. En 2011, chacun de ces bateaux a pêché près de 150 tonnes de flétans. “Nous avons compris que la qualité mène à l’argent. Nous datons nos poissons, les plaçons dans des cageots et les recouvrons immédiatement de glace après la pêche”, explique Karl. Et son intuition l’aide aussi aujourd’hui où le climat fait des siennes. “Contrairement aux petits bateaux, nous pouvons sortir en mer lorsqu’il y a des vents importants”, compare-t-il. Les difficultés de pêche fragilisent peu à peu les petits pêcheurs. D’ailleurs aujourd’hui, ces piliers de la société n’encouragent plus leurs enfants à continuer dans cette voie. L’an dernier, une école de chasseurs-pêcheurs a donc vu le jour à Uummannaq. “Les pères n’apprennent plus à leur fils à pêcher et les mères à leur fille à traiter les peaux ou à coudre. Nous sommes là pour pallier ce manque de transmission de traditions, cette course vers la perte de notre culture”, explique son directeur Ole Larsen. **Fa.L.**

Israël s'attire les foudres

Malgré les pressions internationales, l'Etat hébreu relance la construction dans des colonies. pp. 16-17

La Libre

BELGIQUE

Pourquoi, en Belgique, il n'y a pas d'interimaires dans les administrations.

Belgique pp.4-5

NAMUR - LUXEMBOURG - MARDI 4 DÉCEMBRE 2012 - www.lalibre.be



Climat: les clés de Doha

On est entré dans la dernière ligne droite des négociations sur le climat. Au Groenland, le réchauffement révèle quelques secrets. Reportage et dossier. pp. 20-23 & 52-53

FANNY LEORY

HORTA
HOTEL DE VENTES - AUCTIONEERS

HOTEL DE VENTES HORTA
70/74 Avenue de Roodebeek - 1030 Bruxelles
Tél.: 02 741 60 60 - Fax : 02 741 60 70
EMAIL: info@horta.be [WWW.HORTA.BE](http://www.horta.be)
Ventes publiques mensuelles cataloguées
Direction : Dominique de Villegas

Prochaine vente : Antiquités et œuvres d'art
10 & 11 décembre 2012 à 19h30
Exposition : 7, 8 et 9 décembre 2012



Lot 125 : Pigalle. Travail français.
Garniture de cheminée en bronze doré et marbre, comprenant une pendule, cadran signé Pigalle, flanquée de deux flambeaux au motif de jeune faunes.
Dim. : H.: 58 et 69 cm

LUNDI 17 DÉCEMBRE 2012
EVALUATIONS GRATUITES EN NOS BUREAUX SANS RENDEZ-VOUS :

- D'ŒUVRES D'ART DE 10 À 12 ET 14 À 17H
- TIMBRES, DÉCORATIONS, MONNAIES ET ACTIONS ANCIENNES DE 10H À 11H
- BIJOUX DE 10H À 12H
- LIVRES ANCIENS ET MODERNES DE 14H À 16H
- BD ET DESSINS ORIGINAUX DE 14H À 16H
- ART PRIMITIF DE 16 À 17H
- INSTRUMENTS DE MUSIQUE DE 16H À 17H

Evaluations à domicile sur rendez-vous

VENTE DE VIN EN MAI 2013 EN PRÉPARATION



Lot 106 :
ANTO CARTE
(Ecole belge
1886 1954)
Huile sur toile:
« Le fleuriste »
Dim.: 51x40



Une dizaine de propriétaires de gros bateaux de pêche d’Uummanaq se sont associés en coopérative pour faire valoir leurs voix.

La recherche de pétrole est plus que jamais active. L’indépendance financière du pays en dépend.

EN PHASE EXPLORATOIRE

Fanny Leroy
Envoyée spéciale au Groenland

Dubaï. Le modèle de l’avenir du Groenland ? “Si les réserves de pétrole dissimulées dans les abysses de nos eaux s’avèrent gigantesques, le pays pourrait prendre des allures d’émirat arabe”, suggère, en effet, Jørgen T. Hammeken-Holm, directeur exécutif du Bureau des Minerais et Pétrole (BMP). Mais il met en garde, “si cet apport financier n’est pas bien géré, investi et distribué, il pourrait détruire la société”.

L’idée d’une société où tout est économiquement possible séduit mais reste encore au stade d’hypothèse. Actuellement, les sources de pétrole et de gaz trouvées aux alentours de la péninsule ne représentent pas encore un jackpot économique. “Plusieurs compagnies étrangères sont en phase exploratoire, l’une d’entre elles depuis près de dix ans”, ajoute-t-il. Une quête de l’or noir pleine d’espoir pour les géants pétroliers, toujours en recherche de nouvelles ressources, mais aussi pour les Groenlandais. L’indépendance économique vis-à-vis du souverain Danemark est à la clé.

“Le Groenland n’est plus officiellement une colonie. Depuis le référendum de 2009, il bénéficie d’une autonomie renforcée mais seul, il n’est pas viable. Chaque année, le Danemark contribue à 40 % de son PIB, à l’aide de 4 milliards de couronnes danoises”, énumère Peter Beck, directeur de la dette au ministère des Finances. A chaque milliard supplémentaire gagné par le Groenland, son chaperon danois diminuera sa cotisation. Pour être totalement indépendant, l’ancien vassal devra donc augmenter ses gains de 8 milliards de couronnes... Une somme pas envisageable sans la manne pétrolière.

Et les bruits courent que le Groenland serait prêt à tout pour s’émanciper, même à brader ses prix. “Il est essentiel que nous trouvions une autre source de revenus. Actuellement, nous comptons essentiellement sur la pêche et le tourisme. Nous nous devons donc d’être compétitifs et attractifs vis-à-vis des compagnies pétrolières. Nous leur proposons une taxation de 37 % sur le profit ainsi qu’un impôt sur le personnel employé. Pour nous

démarrer, nous ajoutons une augmentation progressive de l’aire d’exploitation au cours d’un contrat de trente ans”, précise Jørgen T. Hammeken-Holm.

Du côté d’Avataq, l’association environnementale locale, on est sceptique. “Le Groenland est inexpérimenté dans ce domaine et le nombre de ses experts est faible contrairement aux entreprises pétrolières qui ont plus de cent ans de négociation derrière elles et des avocats surentraînés. La priorité groenlandaise semble être de s’adapter à tout prix à ces multinationales pour surtout ne pas les faire fuir par un cahier de charge trop imposant”, lance Mikkel Myrup, responsable d’Avataq. Parmi les prérogatives: la protection de l’environnement. “BMP ne peut pas poser des standards environnementaux trop élevés sous peine de voir disparaître des investisseurs potentiels”, expose-t-il encore.

Un risque écologique énorme

Pourtant, les conséquences d’une quelconque fuite de pétrole pourraient être importantes, et même irrévocables: les conditions climatiques extrêmes constituent, en effet, de sérieux obstacles à la dépollution. Les eaux froides préservant davantage les capacités adhésives et nocives des hydrocarbures. Sans compter l’impact sur la faune marine. Mais le directeur exécutif de BMP reste confiant. “Un problème similaire à celui survenu au Golfe du Mexique a peu de chance de nous arriver: simplement parce que nous obligeons les compagnies à tripler leurs systèmes de protection. De plus, le gouvernement met en place un plan de sécurité alternatif avec l’aide de la marine danoise et de la police. Celui-ci devrait être effectif d’ici cinq ans.”

Mais certains pétroliers commencent à afficher leurs propres doutes. “Les industriels devraient s’abstenir de chercher du pétrole dans ces eaux car les risques liés à l’environnement y sont trop élevés”, a ainsi déclaré en septembre dernier Christophe de Margerie, le PDG du groupe Total. Une annonce suivie par le report du lancement de la production de pétrole dans l’Arctique russe par le géant Gazprom. Pour le responsable d’Avataq, l’accumulation de phénomènes climatiques et leurs répercussions seraient fatales, à coup sûr. “Une plate-forme pétrolière n’est pas conçue pour résister à une tempête où s’entrechoquent des icebergs. Si un accident se déclare, on ne l’arrêtera pas”, affirme-t-il.

Depuis plusieurs années, Mikkel Myrup consacre bénévolement son temps libre à l’avenir environnemental de son pays. Avec quelques autres activistes, ils lisent et décryptent, en dehors de leurs heures de travail, les documents qui passent entre les mains des ministres groenlandais. “En tant qu’association, nous avons peu de poids mais notre but est d’ouvrir les yeux du gouvernement, lui faire prendre des décisions en connaissance de cause”, poursuit-il avant de dénoncer, “les

rapports d’analyse sont, en effet, créés par les entreprises elles-mêmes. Quant au BMP, il concentre les régulateurs et les preneurs de décisions. Un bel exemple de conflit d’intérêt”.

A quel saint se vouer, alors ? Le Danemark pourrait-il prêter main-forte au Groenland dans cette situation délicate de transition ? “Le gouvernement pense, en effet, que les pays nordiques vont les aider grâce à leur passé commun. Mais c’est un leurre. Les Groenlandais sont naïfs mais surtout trop généreux. Ils ont tendance à toujours voir le bon côté de la médaille et se font ensuite rattraper par les aspects négatifs. Soyons honnêtes, le Groenland, c’est un vrai paradis pour les multinationales libres d’agencer les contrats pour s’assurer un maximum de profit”, conclut-il.

Épingle

De l’aluminium africain à traiter

Admiratif du modèle islandais, le pays est aussi tenté d’accueillir en ses terres une usine de transformation d’aluminium alimentée par ces grandes potentialités en énergie hydraulique. “Ce projet est un non-sens d’un point de vue global”, déclare Mikkel Myrup. “Il s’agit d’acheminer de l’aluminium d’Afrique pour le traiter au Groenland. Par ce biais, on fait grimper notre empreinte CO₂, on pollue nos eaux et on maintient vives certaines dictatures de l’autre continent”, continue-t-il. Pour produire une tonne d’aluminium, 1,7 tonne de CO₂ est en effet émise, sans compter l’impact du transport et de la construction de l’usine. “Nous avons déjà une facture à payer en raison de notre trop grande émission de CO₂, comment allons-nous compenser le surplus de ces nouvelles industries ?” interroge-t-il encore, sans que ses questions ne trouvent actuellement de réponse. **Fa.L.**

Fonds pour le journalisme



Contrairement à l’alcool taxé à 8 euros le litre, le pétrole est l’un des produits bon marché du pays.

Le marché noir a lieu tous les jours à Nuuk, la capitale.

Des mines d’or à exploiter

Craintes

Or, zinc, fer, uranium... Les roches groenlandaises laissent seulement découvrir leurs secrets. Comment ? “Grâce” aux changements climatiques. La couverture de glace atteignant 150 mètres d’épaisseur se réduit aujourd’hui à peau de chagrin laissant nues des parcelles propices à l’exploitation minière. “La population est enthousiaste à l’idée de ces nouvelles industries minières. Pour elle, il s’agit d’une réelle opportunité d’emploi et une porte ouverte à l’amélioration du niveau de vie”, souligne Poul Krarup, rédacteur en chef du journal national, “Sermitsiaq”.

Mais avant de crier à l’aubaine, un calcul s’impose: la population groenlandaise compte 56 000 personnes sur l’ensemble de son territoire dont 15 000 Danois placés dans les hautes sphères de la société. Essentiellement chasseurs et pêcheurs, les Groenlandais sont peu nombreux à travailler dans les mines déjà existantes. Si des formations se mettent peu à peu en place, la main-d’œuvre sera-t-elle suffisante et adaptée pour exploiter ces nouvelles potentialités ? Nombreux en doutent en s’appuyant notamment sur l’exemple du projet d’extraction de minerais le plus avancé à ce jour mené par la London Mining, une entreprise britannique soutenue par des compagnies chinoises. “Si un tel projet abouti, Nuuk, la capitale du pays, va devoir accueillir 3 000 Chinois pour assurer l’extraction et fournir une main-d’œuvre moins chère que celle des locaux”, souligne Mikkel Myrup, responsable d’Avataq, l’association environnementale locale.

“Une telle arrivée pourrait créer de nombreux désordres sociaux au Groenland. Il s’agirait non seulement de construire des infrastructures pour ces employés temporaires mais cela représenterait surtout une confrontation de la population à un arrivage massif de personnes, comparé au nombre total d’habitants du pays. De plus, de telles usines impliquent des horaires de travail continu. Or, les Groenlandais ne sont pas habitués à un tel mode de fonctionnement. Douze heures de travail d’affilée, c’est inenvisageable. Ils sont trop habitués à chasser ou pêcher quand les conditions climatiques le permettent”, explique Jørgen T. Hammeken-Holm, directeur exécutif du Bureau des Minerais et Pétrole (BMP). Et d’ajouter: “Les chasseurs ont aussi peur que ces perspectives modifient les habitats actuels de la faune et bouleversent leurs procédés traditionnels de chasse.”

Une alternative ? “Nous aimerions plutôt accueillir des Canadiens qui partagent le même environnement que nous et le même climat. Mais cette main-d’œuvre coûterait plus cher, ce qui rend impossible la réalisation de certains projets. Nous sommes donc dans un cercle vicieux, tiraillés entre les envies et les peurs de la population”, ajoute-t-il.

Fa. L.

• **Dernier volet de notre reportage au Groenland, où il n’est guère aisé de s’adapter à l’“American way of life”, si éloigné de la culture inuit.**

• **A Doha, où les ministres belges arrivent ce mercredi, il sera surtout question d’argent.**

Une modernité au goût amer

Entre les étaux américain et européen, le Groenland veut s’adapter. Sous peine de perdre une partie de son identité.

MODE DE VIE
Reportage Fanny Leroy
Envoyée spéciale au Groenland

Pourquoi les Groenlandais n’ont-ils presque plus de dents? A cause du sucre importé. Surprenant. Car hormis les quelques baies de la fin de l’été, l’environnement groenlandais ne connaît naturellement pas cette saveur. Apportée peu à peu par les baleiniers puis les Danois, ce sont finalement les Américains qui semblent avoir converti les Groenlandais à la douceur du sucre. Mais pas seulement. Depuis le contrôle américain du pays pendant la Seconde Guerre mondiale, une grande partie du peuple de la péninsule n’a qu’un rêve: adopter l’“American way of life”. Entre ce désir de modernité, voire de mondialisation et le maintien de l’identité traditionnelle, le Groenland fait le grand écart. Mais aujourd’hui, il semble vaciller.

Les kayaks ont été remplacés par des barques, les chiens par des motoneiges.

Depuis trois ans, Morgens Høiby, dentiste danois retraité, passe quelques mois de l’année au-delà du cercle polaire. Maître à bord de la clinique dentaire d’Uummannaq pendant son séjour, il se doit d’être capable de tout faire... surtout des extractions. “Depuis mes ponctuelles venues au Groenland, j’ai arraché trois fois plus de dents que durant ma carrière au Danemark. Ici, pas de prothèses. Nous avons pourtant un laboratoire mais pas de laboratoire...” explique-t-il. Et d’ajouter: “La santé buccale des Groenlandais est catastrophique. Les cliniques dentaires sont d’ailleurs placées dans les écoles pour sensibiliser les jeunes à un brossage fréquent.” Sodas, friandises... des produits venus d’ailleurs auxquels la physiologie des Groenlandais ne semble pas s’être adaptée. “Les Inuits ont une propension à l’obésité et sont sujets au diabète comme tous les

peuples premiers qui se mettent à manger du sucre”, souligne Annie Kerouedan, médecin en chef du centre de soins d’Uummannaq.

Les légumes, les pâtes, les biscuits ont peu à peu fait leur apparition... créant plus de carences qu’ils n’en comblent. Autrefois, pour alimenter leurs besoins en vitamine C, les habitants de l’Arctique mangeaient essentiellement du metek, c’est-à-dire de la peau de narval. Aujourd’hui, la diversité alimentaire sème le trouble. “Quand j’étais jeune, nous mangions les produits de notre chasse et de notre pêche. Nous étions aussi complètement autonomes pour créer nos vêtements ou construire nos maisons. Ne satisfaisant que nos besoins élémentaires, nous étions heureux, simplement”, confie Ole Quist, chasseur et pêcheur de 62 ans.

Les kayaks ont donc peu à peu été remplacés par des barques, et les chiens de traîneau tendent à être troqués contre des motoneiges. “Avant, le corps était constamment sollicité. Aujourd’hui, ce sont les machines qui font tout. Chaque Groenlandais a vécu cette transformation comme une perte de dignité, surtout les hommes. Sans compter les difficultés financières que ces évolutions ont engendrées en créant de nouveaux besoins. Maintenant, il faut économiser pour réparer son bateau et l’essence coûte facilement plus cher que le poisson que l’on donne aux chiens”, s’indigne-t-il.

La structure familiale chamboulée

Les nouvelles marques du bonheur, ce ne sont plus les moments simples échangés en famille, mais la présence d’une télévision dans la maison et d’un smartphone dans la poche. La vie communautaire a d’ailleurs, elle aussi, été bouleversée. Comme à l’occidentale, la structure familiale traditionnelle est devenue le modèle à suivre. “L’homme est

tombé de son piédestal”, affirme Liisi Egede Hegelund, professeur d’anglais à Uummannaq.

Une hypothèse confirmée par Mark Nuttal, enseignant à l’université de Nuuk. “La femme s’est émancipée. Nombreuses sont celles à quitter les villages à la recherche d’une autre vie que celle d’épouse de pêcheur. D’où découle un réel problème: les hommes sont nombreux à ne pas trouver de partenaire”, explique-t-il.

Désarmés face à une situation professionnelle de plus en plus en péril et des opportunités sentimentales minces, certains plongent dans l’alcool... Certains? Beaucoup, en vérité. Mais uniquement le week-end. “Dès le vendredi soir, mon père devient violent. Un état pénible qu’il quitte dès le dimanche”, confie Jacob, un jeune de 17 ans. Et ces habitudes donnent lieu à d’importantes dérives: dilapidation de salaire en quelques jours de boissons ou de jeux mais surtout violences conjugales, abus sexuels et suicides.

Épinglé

CV cherche expérience

Camilla est norvégienne. Sage-femme de formation, elle travaille au centre de soins d’Uummannaq depuis un an. “Ici, j’ai ma place, car le Groenland compte près de 800 naissances annuelles pour 800 avortements. Mais je dois être capable de tout faire, surtout des tâches d’infirmière”, explique-t-elle. Un plus pour sa carrière... pour peu que son séjour ne s’éternise pas. “Cette polyvalence d’activités et les moyens dont nous disposons ne rendent pas, à terme, cette expérience positive sur mon CV”, poursuit-elle. Comme nombre d’étrangers, cette jeune sage-femme est venue faire ses armes au Groenland. Consciencieuse, elle s’implique corps et âme dans son travail. Mais tel ne semble pas être toujours le cas... “Ce pays est un réservoir des jeunes diplômés, essentiellement danois. Ils viennent chercher deux années d’expérience et puis repartent”, souligne Annie Kerouedan, médecin chef du même centre de soins. Et elle insiste: “Ici, le travail est délicat. Nous avons coutume de dire que c’est la compagnie aérienne Air Greenland qui détermine ou non la mort des patients car les rapatriements en hélicoptère sont fréquents de villages en hôpitaux. Compte tenu de cette difficulté, nous avons besoin de médecins compétents, pas de jeunes premiers arrogants.” Dans le secteur de l’enseignement, ce sentiment se confirme. “Les Danois ont deux motivations principales pour venir travailler au Groenland: soit ils ne trouvent pas d’emploi dans leur pays, soit ils ont soif de nature et d’aventure. Rarement, ils se déplacent pour les enfants... d’autant que la pédagogie est à réinventer face à la mentalité inuit”, constate encore Erik Torm, enseignant. **Fa.L.**

des. Au Groenland, les statistiques s’emballent. “Durant l’hiver 2010, Uummannaq, notre village qui compte à peine 2 300 habitants, a vécu quinze suicides réussis et au moins autant d’essais ratés”, informe le docteur Annie Karouedan. Des épidémies macabres qui surviennent surtout au jour déclinant ou à son grand retour.

Contre ces démons, une seule arme: la parole. Un outil auquel les Groenlandais sont peu habitués. “La vie en communauté nous a forcés à ne pas dévoiler nos secrets. Mais aujourd’hui, des groupes de parole ont été organisés pour faire sauter les tabous de la société”, constate Nielsen Grønvold, assistante sociale à Uummannaq. Avant de souligner: “Si nos ancêtres nous ont toujours appris à nous adapter, nous pouvons aujourd’hui dire que nous n’arrivons malheureusement pas à nous mouler totalement à la modernité occidentale. L’évolution est trop rapide et effrite notre identité inuit dont nous sommes pourtant si fiers.”



Les kayaks d’autrefois ne sortent plus aujourd’hui pour la chasse mais pour la compétition.



Planète Groenland, l’orphelinat d’Uummannaq protège une trentaine d’enfants violentés venus de tout le Groenland.



Cours d’anglais à l’école de chasseurs-pêcheurs d’Uummannaq.

Priorité n° 1 : l’éducation

L’université du pays sort des pierres. Prometteuse. “L’institut inuit est né il y a 25 ans pour peu à peu se métamorphoser en université”, explique Tine Pars, rectrice. 600 étudiants font vivre aujourd’hui l’établissement, soutenu par 120 membres du personnel dont les professeurs. Situé à Nuuk, l’organisme accueille des jeunes Groenlandais venus de tout le pays. “Nous sommes en mesure de proposer neuf programmes de cours dans le secteur des sciences humaines. Un chiffre qui ne comble malheureusement pas les désirs de tous les étudiants”, continue notre interlocutrice. Pour l’unique université du pays, la concurrence est rude. Pas au sein même du territoire mais de l’autre côté de l’Océan atlantique. “La plupart des jeunes dont les parents ont la possibilité de financer des études vont au Danemark pour se former. L’enseignement y est gratuit et subventionné par une bourse du gouvernement groenlandais”, ajoute la rectrice. Une réelle opportunité d’éducation

pour ces étudiants, mais une fuite des cerveaux pour le pays. “Plus de la moitié des diplômés ne reviennent pas”, estime-t-elle.

Aspirations d’indépendance

Pourtant, le manque d’éducation semble bloquer les aspirations d’indépendance du pays. “Le Groenland manque de personnes qualifiées. Presque tous les hauts postes sont encore assurés par les Danois du pays”, souligne Poul Krarup, rédacteur en chef du journal national, “Sermitsiaq”. Et la situation s’apparente à celle du serpent qui se mord la queue. “Les Groenlandais se battent pour maintenir vif l’usage de leur langue. Néanmoins, tous les manuels scolaires sont en danois ou en anglais. Leur seule issue vers l’indépendance est de maîtriser la langue du colon, de s’éduquer afin de finalement s’émanciper et réguler leur pays comme bon leur semble”, conclut Poul Krarup.

Fa.L.

Fonds pour le journalisme